NOTES

D'UN

VOYAGE FAIT EN ESPAGNE

PAR

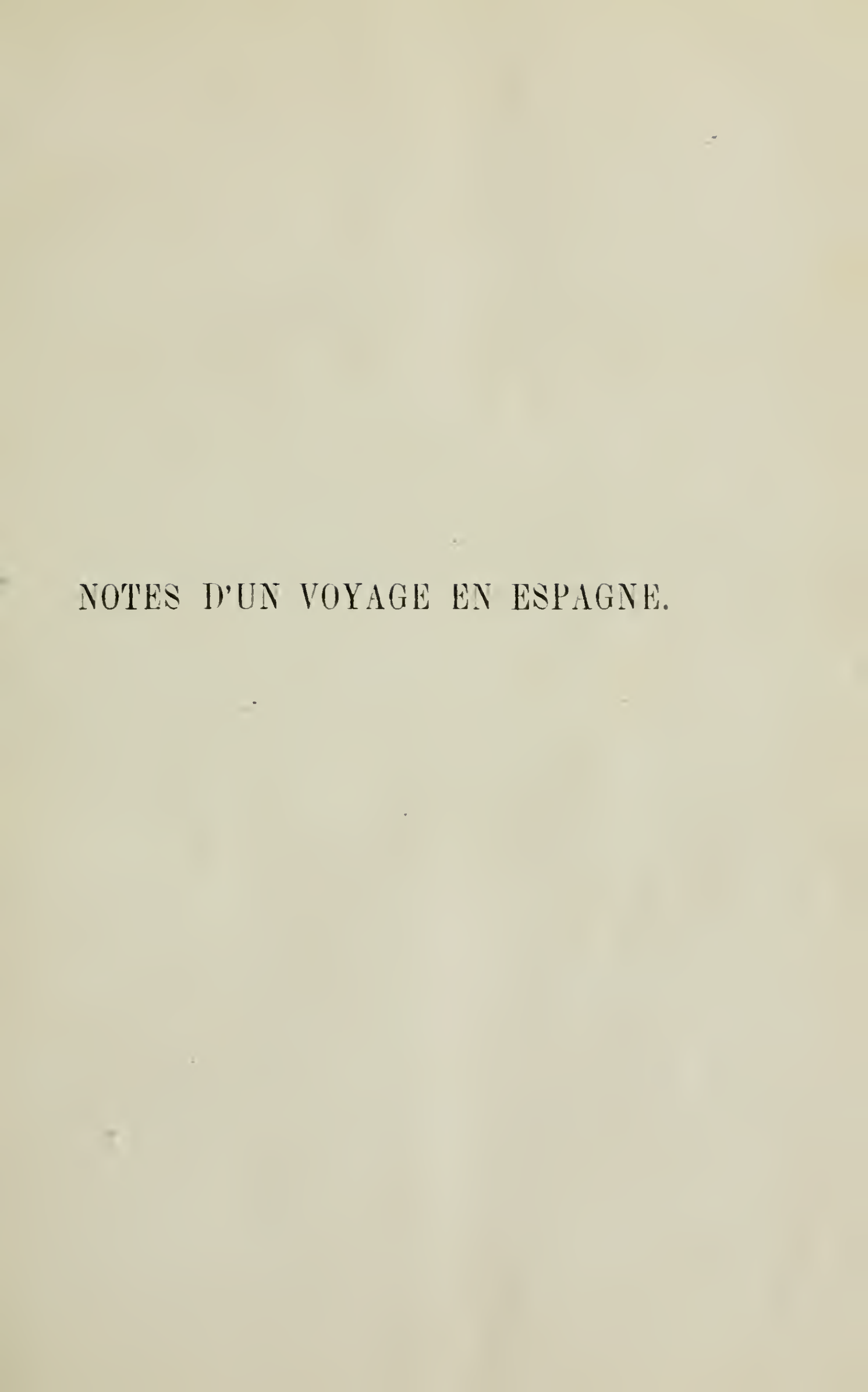
M. le Comte Joseph-Romain-Louis de KERCKHOVE-VARENT,

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE D'ARCHÉOLOGIE DE BELGIQUE, ETC

ANVERS,

IMPRIMERIE J.-E. BUSCHMANN, RUE DES ISRAÉLITES.

1859.



NOTES D'UN VOYAGE EN ESPAGNE.

NOTES

D'UN

VOYAGE FAIT EN ESPAGNE

PAR

M. le Comte Joseph-Romain-Louis de KERCKHOVE-VARENT,

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE D'ARCHÉOLOGIE DE BELGIQUE, ETC.

ANVERS,

IMPRIMERIE J.-E. BUSCHMANN, RUE DES ISRAÉLITES.

1859.

NOTES

D'UN

VOYAGE FAIT EN ESPAGNE.

L'Académie d'archéologie de Belgique a bien voulu me témoigner le désir de connaître mes impressions de voyage en Espagne. Je veux essayer de répondre à ce désir en lui communiquant rapidement quelques notes prises au hasard, mais je ferai observer qu'en attendant que je rédige à tête reposée un travail plus étendu sur mon voyage dans la Péninsule, je ne puis lui faire part qu'incomplètement et sans ordre de mes renseignements recueillis sur ce qui a le plus fixé mon attention dans ce pays, si calomnié et si mal jugé généralement à l'étranger.

Je suis parti d'Anvers le 1r décembre 1857. Après avoir parcouru une grande partie de la France, je me suis arrêté à Montpellier, ville très-renommée dans les annales des sciences, surtout par sa Faculté de médecine, fondée, prétend-t-on, par les disciples d'Averroes et d'Avicenne en 1196. L'ancienne réputation

de cette école est encore aujourd'hui dignement soutenue par des hommes dont l'art de guérir s'honore, parmi lesquels j'aime à citer le docteur Isidore Dumas, professeur d'accouchements et d'hygiène. Je n'oublierai jamais les relations agréables que j'ai eues avec cet estimable savant pendant les quelques mois que j'ai passés à Montpellier, où j'ai habité — faubourg boutonné — la délicieuse campagne *Villa-Nevet*, dont on vante avec raison la situation et la salubrité.

Dans les premiers jours du mois de mai 1858, je me suis rendu à Marseille, ville fondée par les Phocéens, jadis très-célèbre par son gouvernement, par ses victoires et par son Académie et aujourd'hui par son commerce. Je m'y suis embarqué sur le bateau à vapeur *la Ville de Madrid* pour Alicante, et le 9 du même mois je fus à Madrid, dont les environs n'ont rien de séduisant ni d'agréable : ils sont dépeuplés et arides, même à un tel point qu'aux abords de la ville on a de la peine à se figurer qu'on approche d'une capitale; capitale d'une population de trois-cent-mille âmes, où l'on voit de grandes places, des promenades admirables, des fontaines de toute beauté, formées de dauphins, de sirènes et de lions en marbre ou en bronze, fournissant une excellente eau à la ville; où l'on voit les maisons avec balcons et persiennes; où l'on voit quelques monuments, de nombreux et magnifiques édifices de toute espèce, d'immenses palais dont plusieurs appartiennent à des Grands-d'Espagne ou bien à des personnes de la haute aristocratie. La plupart de ces palais sont ornés des écussons de leurs propriétaires et présentent l'aspect de toute la grandeur seigneuriale. On voit à Madrid un palais royal d'une prodigieuse magnificence, donnant sur la plus

belle place de la ville, nommée *Place d'Orient*, plantée d'arbres, ayant au milieu un jardin très-élégant et ornée des statues des anciens rois de Castille, placées en cercle à l'entour de la statue équestre du roi Philippe IV.

Il règne à Madrid un mouvement considérable, l'on n'y fait que démolir et élever de nouveaux bâtiments, aucun embellissement n'est épargné pour en faire une ville moderne; et bientôt les Espagnols auront une capitale qui pourra rivaliser avec les capitales les plus renommées par leur beauté. Dans le grand nombre de bâtiments que l'on y construit dans ce moment, celui que l'on érige près du Prado pour servir d'hôtel de monnaies est le plus remarquable par son immensité et par son élégance. On sait que cette cité, dont la fondation est attribuée aux Sarazins, fut pendant plusieurs siècles un village qui s'est accru par la ruine de Villa-Manta (*Mantua Carpetanorum* des anciens), et qu'elle est devenue la capitale du royaume d'Espagne depuis que Philippe II et ses successeurs y ont fait leur séjour ordinaire. C'est surtout au XVIII[e] siècle qu'elle s'est beaucoup agrandie.

Le climat de Madrid est vif et fécond en affections catarrhales par les fréquentes variations brusques de l'atmosphère, il est fort nuisible aux personnes d'une grande irritabilité pulmonaire. Le souffle de cet *air acéré*, dit le proverbe madrilègne, n'éteint pas une bougie, mais tue un homme. Durant les mois de juin, juillet et août, les chaleurs sont constantes et vraiment tropicales, ce qui fait dire qu'à Madrid il y a neuf mois d'hiver et trois mois d'enfer. Il est à remarquer que sous l'influence de l'air

vif de Madrid les maladies du système lymphatique sont fort rares, d'après ce que m'ont assuré plusieurs médecins distingués et très-occupés.

Je suis entré en Espagne plein de préventions contre ses habitants; mais après avoir vécu, pendant quelque temps, au milieu d'eux, j'ai acquis la conviction — et j'aime à l'avouer publiquement — que j'ai été injuste envers eux.

L'Espagnol est profondément patriote et en général loyal, brave, cordial, dévoué dans ses attachements, d'un commerce agréable, et gardant une certaine dignité dans ses actes et dans ses rapports. Le Madrilègne est facile, communicatif, il se plie sans difficulté et sans défiance aux usages des étrangers. Le vieux Castillan est froid, grave et réservé. L'Andaloux est vif, spirituel, vantard : on peut appeler les Andaloux, les *Gascons d'Espagne*. Le Navarrais est très-fier. Le Catalan est industrieux, d'un caractère franc, d'un esprit indépendant. Le Galicien et l'Asturien sont rudes comme un peuple renfermé dans les montagnes, mais au fond très-bons et hospitaliers.

L'Espagnol est fier, qu'il soit riche ou pauvre, mais ses mœurs sont simples, et il est naturellement courtois et obligeant. Je le dis avec plaisir, je n'ai rencontré nulle part dans mes nombreux voyages autant d'obligeance qu'en Espagne.

L'Espagnol admet sans aucune répugnance le fait de supériorités sociales. Quoiqu'il y ait d'énormes différences de rang et de fortune, il existe cependant au fond de la société espagnole un grand sentiment d'égalité; sentiment qui se manifeste tout naturellement et sans froissement dans les relations journalières des

diverses classes; il se retrouve dans les formules les plus ordinaires de la langue; il se retrouve — et l'homme sensé doit l'approuver — dans la rédaction des actes baptistaires, matrimoniaux et mortuaires. Les registres de l'état-civil sont tenus par le clergé. Aucun titre nobiliaire n'y est admis : le noble comme le roturier y est inscrit démocratiquement. Ce sentiment d'égalité se fait observer d'une manière curieuse et édifiante dans les réunions du culte. On voit à l'église que tous sont égaux, riches et pauvres, nobles et artisans, tous sont mêlés et agenouillés sur la même natte ou sur la même dalle. Cette disposition égalitaire s'explique par l'histoire même du pays. Lorsque l'Espagne appartenait aux Maures, l'Espagnol, sans distinction de rang, fut vaincu; mais après l'expulsion des Arabes, l'Espagnol, sans distinction de rang, est devenu le vainqueur.

La noblesse espagnole a des titres et de grandes richesses, elle est sans morgue et ne connaît pas l'orgueil, indigne du gentilhomme, et encore moins cette sotte et ridicule arrogance si commune chez le *nobiliâtre* et chez le bourgeois anobli. Elle ne dédaigne nullement de se mêler à la bourgeoisie; celle-ci, à son tour, ne lui porte ni envie ni haine, elle respecte l'aristocratie à cause qu'elle ne s'est jamais montrée oppressive ni méprisante. La noblesse espagnole jouit même de beaucoup de popularité, parce qu'elle est réellement ce que doit être la véritable noblesse : elle se distingue par son éducation, par sa bienfaisance et par son affabilité.

L'Espagne n'est pas travaillée, comme d'autres pays, par des haines ou querelles religieuses. Elle n'a qu'une seule religion —

la religion catholique — et son clergé, contre lequel on a débité tant de calomnies, remplit dignement les devoirs que lui impose la sainteté de son ministère: il peut servir de modèle. On m'a affirmé qu'il n'exerce ni recherche aucune influence dans les élections législatives; que les affaires de l'état n'occupe guère le bas clergé; qu'il vit en quelque sorte étranger à la politique; qu'il comprend parfaitement qu'elle est incompatible avec la religion, que le prêtre ne peut descendre dans l'arène des passions politiques sans enfreindre la doctrine chrétienne et sans déroger à la dignité du sacerdoce. Aussi l'Espagnol accorde aujourd'hui à ses prêtres tout le respect qu'ils méritent.

L'Espagnol est sobre; il boit beaucoup, mais c'est de l'eau. On en vend partout. En été on entend dans toutes les rues les cris sans cesse répétés de *l'aguador : agua*. Chez les Espagnols on ne voit pas, comme chez nous, une multiplicité de cabarets, on ne rencontre nulle part des ivrognes parcourant, comme en Belgique, les rues et les places publiques en se livrant aux plus dégoûtantes et aux plus ignobles saturnales. Cette nation semble avoir en aversion l'ivrognerie, source de tant de délits, de tant de crimes, de tant de maux, de tant d'immoralité. Durant mon séjour en Espagne, je n'ai vu que deux hommes pris de boisson, et ces deux hommes étaient des Belges.

L'Espagne est infiniment meilleure qu'on la dépeint. Elle mérite sous beaucoup de rapports d'être visitée. Elle possède d'immenses richesses scientifiques, littéraires et artistiques. La nature s'y présente dans beaucoup d'endroits sous un aspect si grandiose et si sauvage qu'on dirait qu'il n'y a rien à leur comparer

dans le monde. Elle fait des progrès incontestables sous le rapport matériel depuis le règne actuel d'Isabelle II, dont les excellentes intentions ne peuvent être méconnues que par des calomniateurs. Cette princesse est pleine d'éminentes qualités, elle ne cherche qu'à faire le bien et à rendre son peuple heureux. Elle est d'une inépuisable charité, d'une bienfaisance sans égale, elle mérite le titre de *mère du pauvre*, qu'elle ne dédaigne pas de visiter dans les mansardes, les greniers et les réduits de la misère et des souffrances. Des membres de la Société de St-Vincent-de Paul — société qui, comme on sait, se voue avec la plus rare abnégation au soulagement des indigents — m'ont raconté que la reine va même souvent, pour secourir et consoler les nécessiteux, dans les sales demeures du quartier de Lavapies, quartier le plus pauvre de Madrid, où la misère montre tout ce qu'elle a de plus hideux. Je me plais à ajouter que le royal époux d'Isabelle II est digne d'elle : le roi a reçu une éducation parfaite et bien supérieure à celle que reçoivent la plupart des princes, il réunit à un excellent cœur, à un beau caractère, une grande instruction en plus d'un genre. Il encourage puissamment les lettres et les arts, et sa libéralité envers les écrivains et les artistes va si loin qu'il leur sacrifie annuellement une bonne partie de ses revenus. Il n'est donc pas étonnant que la reine et le roi soient aimés dans toutes les classes.

En Espagne il n'est plus question de brigands ni des tracasseries de la police dont quelques écrivains font une description qui donnerait le cauchemar à celui qui serait tenté de voyager dans la Péninsule. J'ai parcouru sans escorte, jour et nuit, de grandes

routes, des lieux isolés et déserts, des contrées autrefois infestées de brigands, et je n'ai pas été inquiété un instant, enfin j'ose avancer hardiment que le brigandage en Espagne n'est pas plus fréquent aujourd'hui qu'en Belgique, où, proportion gardée de la population, il se commet un plus grand nombre de délits et de crimes, par suite de l'ivrognerie qui porte une si profonde atteinte à la morale publique.

Quant à la police, il est vrai qu'elle est très-nombreuse en Espagne. Ses agents sont répandus sur tous les points des villes, on ne peut traverser aucune rue sans en rencontrer; mais elle n'a rien de politique, elle n'existe que pour veiller à la sûreté publique, elle n'est redoutable que pour le malfaiteur.

Je dirai sans détour, au risque de passer pour rétrograde, que c'est peut-être un malheur pour l'Espagne d'être gouvernée constitutionnellement ; elle éprouve, par rapport au caractère bouillant de ses habitants, plus fortement que tout autre peuple les vices et les inconvénients attachés aux gouvernements constitutionnels. La politique y absorbe tout, et en présence des divers partis qui s'y disputent le pouvoir, il est impossible d'avoir un bon esprit national, le plus sûr sauvegarde contre les troubles à l'intérieur et le plus puissant boulevard contre l'invasion étrangère. Il est de toute évidence que l'esprit national est le fondement de l'ordre, de la stabilité et de la prospérité d'un pays, et aujourd'hui plus que jamais dans l'état d'effervescence morale où est plongée la société.

Je le répète, la forme actuelle du gouvernement en Espagne me paraît être un malheur pour ce pays. A chaque changement de

ministère — changement qui a lieu fréquemment par suite de la situation — l'administration publique est bouleversée, les fonctionnaires à peine au courant de leur besogne sont renvoyés et remplacés par d'autres qui souvent n'y entendent rien, ainsi que cela se pratique ordinairement sous les gouvernements constitutionnels, où chaque nouveau ministre a des parents ou des amis à placer, des services personnels à reconnaître ou bien des ressentiments à exercer [1].

Ce sont ces choses fâcheuses, ces tiraillements de l'esprit de parti qui font dire que l'Espagne est en décadence; mais qu'on se détrompe, ce pays se relève et renferme tous les éléments pour prendre en Europe, d'ici à une vingtaine d'années, une brillante position. Il ne lui faut que de la tranquillité et des communications plus faciles, que les chemins de fer doivent lui procurer.

Pour ce qui en est de la tranquillité, je ne puis pas pénétrer l'avenir; la nation est encore jeune dans les voies du constitutionalisme, et de plus sa situation sous ce rapport dépendra nécessairement plus ou moins des destinées de l'Europe. Toutefois chez les Espagnols sensés, avec lesquels j'ai causé de politique, j'ai observé un sentiment juste des besoins du pays : avec le temps et peut-être après quelque nouvelle secousse, ce sentiment, ce désir de repos et de stabilité se généralisera ; tous comprendront qu'il faut en finir avec les folies de la jeunesse, que les théories ne lui conviennent pas, qu'il lui faut du positif, de l'activité commerciale et industrielle, bien plutôt que de l'activité politique; il lui faut, si je puis

[1] Les gouvernements constitutionnels sont fort beaux en théorie, mais donnent généralement de tristes résultats en pratique.

m'exprimer ainsi, le frein du capital pour contenir l'esprit révolutionnaire dans les classes élevées et la crainte de manquer du travail pour contenir les classes inférieures; il lui faut surtout un bon esprit national, que l'on ne saurait assez chercher à inculquer aux masses.

Pour qu'un peuple soit capable de constitution et de vie constitutionnelle, il faut qu'il soit ou très-vertueux, moral et religieux ou qu'il soit très-travailleur. Tant mieux pour lui s'il est l'un et l'autre. La nation espagnole est entrée trop tôt dans les voies du gouvernement constitutionnel. Si l'Espagne avait été un petit pays ou si toutes les provinces si diverses encore de mœurs, d'idées et même de lois et de langage avaient été fortement liées à la capitale par de bonnes et rapides voies de communication, de manière à ne former qu'un seul tout avec le centre politique, les reformes constitutionnelles se seraient opérées plus facilement, et ce pays eut évité une bonne partie des luttes sanglantes et des tristes péripéties politiques qui l'ont affligé depuis le jour où les mots de progrès et de libertés ont été proclamés dans la Péninsule, tellement il est vrai qu'il y a toujours un grand danger à vouloir émanciper un peuple qui n'est pas préparé matériellement et moralement à comprendre les devoirs de son émancipation.

Il est évident que les chemins de fer doivent devenir en Espagne un puissant auxiliaire des idées nouvelles et un grand moyen d'action pour le pouvoir central; non-seulement parce qu'ils rapprochent des populations qui se connaissent à peine et qu'ils permettront au gouvernement de faire sentir son influence sur les points les plus éloignés de la capitale, mais aussi — et c'est

peut-être là leur plus grand avantage — ils développeront la richesse nationale en portant d'un bout de l'Espagne à l'autre les riches produits de son sol, qui jusqu'ici se perdent souvent sur place faute de voies de communication. Par là l'activité des travailleurs sera stimulée, et bientôt l'aiguillon de l'intérêt aura fait disparaître cette indolence que l'on reproche aux habitants de quelques parties de l'Espagne ; indolence fort naturelle d'ailleurs et qui se remarque précisément dans les provinces qui sont les plus privées de voies de communication.

Il est incontestable que la facilité des voies de communication développent la richesse nationale. Les chemins de fer aideront puissamment à former l'éducation politique du peuple : à mesure que le bien-être matériel se répandra, que le travail sera plus productif et plus honoré, l'agitation causée par les émeutiers se calmera et cessera, les partis s'effaceront, le besoin de tranquillité deviendra plus général, l'esprit national se raffermira. L'homme qui s'enrichit par le travail peut sans doute se laisser séduire, une ou deux fois dans sa vie, par des théories révolutionnaires, mais l'expérience ne tarde pas à lui faire comprendre que les révolutions sont un triste moyen de progrès, qu'elles entravent le commerce, détruisent la sécurité des transactions, bouleversent les fortunes particulières et n'ont le plus souvent d'autre résultat que d'élever un moment quelques individus au grand détriment de la masse de la nation; qu'en définitive la tranquillité et la stabilité sont les premières conditions de la richesse des états et des particuliers. Voilà ce que le peuple espagnol commence à entrevoir et finira par comprendre comme tous les autres peuples les plus civilisés.

C'est précisément ce sentiment là qui a fait avorter si rapidement cette affreuse surprise politique qui s'appelle la révolution de 1848. Aussi les révolutionnaires de cette époque, de triste mémoire, ne s'y sont pas trompés : quand ils déclaraient la guerre à l'*odieux capital*, ils sentaient que le capital, c'est-à-dire le travail, le commerce et l'industrie étaient et devaient être le plus implacable ennemi de leurs folles doctrines.

En Espagne on n'est pas encore aussi avancé qu'en France sous ce rapport; cependant dès-à-présent on s'impatiente, on se plaint de ces changements fréquents de ministres et de politique, de ces luttes continuelles de partis, qui affaiblissent le pouvoir central, entravent l'action administrative, arrêtent l'exécution des travaux publics les plus urgents, compromettent les spéculations commerciales, suspendent à chaque instant le jeu de tous les ressorts sociaux.

Les bonnes qualités du peuple espagnol, et particulièrement ce sentiment naturel d'égalité dont j'ai parlé, sont déjà d'heureuses dispositions pour la vie constitutionnelle. Quant à celles que donnent le travail, l'activité commerciale et industrielle, je suis convaincu, je le répète, que ce peuple les acquerra avec le temps. Déjà, et cela vient à l'appui de mon assertion, les parties de l'Espagne qui possèdent de bonnes voies de communication par terre ou par eau, telles que les provinces basques, la Catalogne et le pays de Valence se font remarquer par l'activité de leurs habitants et comptent parmi les plus riches de la monarchie. C'est ce qui m'a fait dire qu'il faut à l'Espagne des chemins de fer pour mettre en valeur tous les éléments de richesse que renferme le sol.

J'ai dit que les chemins de fer, en aidant à l'action gouvernementale et à l'exécution des lois, contribueront à assurer la tranquillité de l'Espagne ; mais il n'est pas moins vrai aussi que pour arriver à doter ce pays des bienfaits matériels et moraux des chemins de fer, il faut avant tout un peu de stabilité et de calme. C'est à la classe moyenne qu'on doit souhaiter à se pénétrer de cette vérité importante. Il y a déjà sous ce rapport un grand progrès accompli.

L'esprit public est aux idées conservatrices, mais conservatrices libérales. Le gouvernement pourra, en suivant prudemment ce mouvement, rendre de grands services au pays, pourvu qu'il se tienne en garde contre les tendances un peu trop réactionnaires de certains hommes de parti ; car s'il écoutait leurs conseils, il pousserait le pouvoir sur une pente dangereuse qui aboutirait bien certainement à quelque nouvelle catastrophe.

En Espagne il y a des exaltés de tout genre qui dans des moments difficiles seraient un véritable danger pour le pays; il y a même, je regrette de devoir le dire, des hommes qui rêvent un changement de dynastie, et il y a eu un moment après la dernière révolution de 1856, où ces hommes ont pu croire à la prochaine réalisation de leurs coupables espérances, et où déjà *un prince-candidat*, m'a-t-on assuré, se présentait sous les auspices des mânes de Charles-Quint.

Le ministère actuel semble faire tous ses efforts pour réconcilier les différents partis, pour opérer une heureuse fusion, et pour assurer la tranquillité du pays. Tout homme de cœur qui connaît l'Espagne formera des vœux pour que des efforts aussi généreux

soient couronnés de succès. Le maréchal O'Donnell, président du conseil des ministres, est un homme d'expérience et de beaucoup de talent. On le dit sage, modéré et conciliant. Puisse-t-il parvenir à réaliser les bonnes intentions qu'on lui prête !

Le peuple espagnol est très-bon, notamment dans les campagnes, et cela grâce au sentiment religieux. Il y a certainement des exceptions; ainsi dans quelques districts, par suite de la révolution, l'esprit révolutionnaire, socialiste même, s'y est répandu; mais le mal n'est pas profond; la masse est restée pure.

On croit en général que l'Espagnol est indolent. C'est une erreur : d'abord il y a des provinces, comme la Catalogne, le pays de Valence, les pays basques, où les habitants sont d'excellents travailleurs, et quand tout le pays sera sillonné de chemins de fer, que les produits des diverses parties du royaume pourront circuler d'un bout à l'autre, au lieu de pourrir sur place, l'intérêt poussera au travail ceux qui y sont les moins disposés ; car en définitive l'homme ne travaille que quand il y est forcé, ou bien quand il a intérêt à travailler. C'est là une vérité dans tous les pays du monde.

Du reste, ce pays n'est pas seulement intéressant au point de vue pittoresque, par ses sites, par son climat, par ses monuments, par ses belles églises, par ses costumes, par ses mœurs, par ses traditions historiques, il y a aussi tous les éléments de la richesse : le sol est généralement fertile; aux produits des climats tempérés, il réunit ceux du midi ; il a de bons ports, de belles rivières, des mines de toute espèce, de riches carrières et par dessus de tout cela des trésors artistiques, littéraires et archéologiques qui sont incomparables; il a des institutions consacrées aux sciences,

lettres, arts, agriculture, industrie, etc., qui n'ont rien à envier à aucune nation du monde, enfin des établissements d'utilité publique plus nombreux que dans une foule d'autres pays.

Ce qui a rapport aux sciences, lettres et arts, m'a naturellement le plus intéressé en Espagne, à cause de mes goûts et de mes études.

Avant de commencer mes excursions aux établissements d'utilité publique, j'ai voulu voir à Madrid le monument érigé, en 1835, à la mémoire de l'immortel auteur de *Don Quichotte*; ouvrage incomparable qui plus d'une fois m'a égayé dans mes moments de tristesse. La statue de cet homme qui brillait éminemment par la finesse de son esprit et par la justesse de ses applications est de grandeur naturelle en bronze et placée en face du somptueux palais des Cortès. Elle porte pour principale inscription la suivante :

Michaeli de Cervantes Saavedra Hispaniæ scriptorum principi.

Devant cette statue, qui, par paranthèse, est d'une exécution médiocre, j'ai été amené à faire la pénible réflexion que tel est le sort de beaucoup de grands hommes, on leur laisse manquer de pain pendant la vie et on leur élève des statues après la mort. J'ai voulu voir aussi la maison que l'on indique comme celle où Cervantes vécut et mourut dans la misère. On m'a conduit dans la rue à laquelle on a donné son nom, et là on m'a montré une maison portant le n° 2, et dont le coin fait face à la rue de Léon. J'ai remarqué au-dessus de la porte d'entrée de cette habitation, d'un extérieur de certaine apparence, le buste de Cervantes taillé dans une pierre d'un gris-bleuâtre, couronné de lauriers, reposant sur un casque, une épée, un livre ouvert, un encrier et deux

plumes, le tout entouré d'une couronne de lauriers, ayant au bas l'inscription suivante :

Aquivivio y murio Miguel de Cervantes Saavedra cuyo ingenio admira el mundo fallecìo en MDCXVI.

Mais d'après ce que m'ont assuré le célèbre Hartzenbusch et d'autres savants, cette maison est construite sur le terrain de deux maisonnettes, dont l'une servit de demeure à Cervantes. C'est à M. Mesonero Romanos qu'est dû ce monument commémoratif, placé au-dessus de la porte en 1833, par autorisation du roi Ferdinand VII.

De la rue de Cervantes on m'a conduit à la *rue Mayor* pour me montrer la maison où habita et mourut, le 25 mai 1684, l'illustre don Pedro Calderon de la Barca, qui, par ses immortelles comédies Espagnoles, s'est fait tant d'admirateurs. J'y ai appris que cette précieuse relique allait disparaître, qu'elle allait être sacrifiée à l'embellissement public. Les rues Mayor, San-Geronimo, d'Alcala et d'Atocha sont les principaux et les plus remarquables quartiers de Madrid, et l'on ne cesse de les embellir.

Avant de parler des curiosités artistiques que j'ai vues, je crois devoir dire quelques mots sur l'histoire de l'école espagnole, qui a tant contribué à faire naître l'amour des beaux-arts en Espagne et à l'enrichir des chefs-d'œuvre qu'elle renferme. Ce fut au XIV[e] siècle que l'architecture et la sculpture y commencèrent à paraître d'une manière éclatante. L'architecture précéda la statuaire et la peinture. L'existence des cathédrales de Léon, de Burgos, de Tollède, de Tarragon, etc. date du moyen âge. Déjà vers la fin du XIV[e] siècle les sculpteurs espagnols jouissaient d'une grande

réputation qu'ils justifiaient ; ils furent appelés à l'étranger pour exécuter des travaux, dont plusieurs attestent encore aujourd'hui un talent supérieur. L'Espagne ne vit naître la peinture qu'au XVe siècle, et c'est depuis la moitié de ce siècle, — lorsque Juan Sanchez de Castro fonda la première école établie à Séville — que la peinture a commencé à progresser; bientôt plusieurs peintres espagnols se signalèrent avec beaucoup d'éclat. D'autres écoles se formèrent à Valence, à Tolède, à Madrid, etc. Sous le sceptre de Charles-Quint, dominateur de Madrid, de Naples et d'Anvers, villes qui, à cette époque, brillaient au premier rang de la peinture, l'art parvint à son plus haut période de splendeur. Sa décadence commença sous le règne de Philippe IV et devint complète sous Philippe V par les désastres que l'Espagne, marchant sans cesse à son affaiblissement, eut successivement à essuyer. Ce n'est pas que Philippe IV — qui fit venir Rubens à Madrid, — Philippe V, Ferdinand VI et Charles III n'aient pas cherché à encourager la peinture; mais, je le répète, les calamités qui sont venues fondre sur l'Espagne, la perte de ses conquêtes et de son élévation, et ajoutez à cela l'influence française qui s'y établit sous Philippe V, semblent avoir porté le découragement dans l'âme de l'artiste: l'école espagnole reçut le coup de mort. Il n'en resta que d'immortels souvenirs, d'admirables chefs-d'œuvre dans les palais royaux, dans les cabinets d'un grand nombre d'amateurs, dans les églises et dans les couvents, qui étaient de riches et véritables musées de peinture, de sculpture et d'antiquités lorsque le maréchal Soult entra en Espagne comme commandant en chef des troupes françaises sous Napoléon I.

A mon arrivée à Madrid, je n'ai pas tardé à visiter le musée royal de peinture, dont quelques connaisseurs en beaux-arts m'avaient fait le plus brillant éloge. Je suis allé le voir plusieurs fois, et j'ose le dire sans crainte d'être démenti — après avoir vu la plupart des principales galeries de tableaux — ce musée est le plus riche et le plus remarquable de l'Europe. C'est une propriété de la couronne. Je reçus une permission spéciale de le visiter à toute heure du jour. Il est établi dans un immense et magnifique bâtiment, situé dans un lieu charmant, entre deux des plus délicieuses promenades du monde, le *Prado* et le *Buen-Retiro*, qui avec l'*Alameida* de Valence et la *Rambla* de Barcelone forment les plus belles promenades de l'Espagne.

Ce bâtiment, l'œuvre de l'architecte Villanueva, fut érigé par ordre du roi Charles III dans le but de réunir les précieux objets de peinture dispersés dans les différentes résidences royales et d'en faire une collection publique. On y plaça les meilleures toiles des palais royaux de Madrid, de La Granja, d'Aranguez, de Pardo, de La Zarzuela, de La Quinta, etc. On y joignit une centaine de tableaux de premier ordre, retirés du monastère royal de St-Laurent de l'Escorial, parmi lesquels il y avait des Léonard de Vinci, des Raphaël, des Murillo, des Corrège, des Titien, etc. Ce musée n'a cessé de s'accroître par des achats et par des cadeaux. Il contient aujourd'hui plus de deux mille tableaux de grande valeur. En le visitant je fus frappé d'admiration et d'étonnement à la vue de tant de merveilles artistiques réunies. La première fois que l'on se trouve devant cette collection si riche de chefs-d'œuvre des plus grands maîtres des écoles

espagnole, italienne, flamande, allemande et française, — écoles divisées en sections et chaque section est en quelque sorte un musée différent — on reste ébloui, on est vraiment stupéfait, on ne sait sur quel objet porter ses regards et son attention. J'y ai compté une dixaine de Raphaëls; — quelques-uns de Léonard de Vinci; — 43 Titiens; — 25 de Paul Véronès; — quelques-uns de Sébastien de Piombo; — quelques-uns de Giorgion; — quelques-uns de Bronzino; — 34 de Tintoret; — 7 d'André del Sarto; — quelques Corrèges; — 10 d'Annibal Carrache; — quelques-uns d'Augustin et de Louis Carrache; — quelques-uns de Dominiquin; — 16 du Guide (Guido Reni); — 54 de Breughel; — 9 d'Albert Durer; — 22 d'Antoine Van Dyck; — 5 de Gaspard et de Jean Van Eyck; — plusieurs Francks du père et de ses trois fils; — quelques-uns de Jean Hemmeling; — quelques-uns de Jean Holbein; — 8 de Jacques Jordaens; — 3 de Quintin Metsys; — 46 de Murillo; — 6 d'Adrien et d'Isaac Van Ostade; — 19 de Poussin; — plusieurs de Jordan; — quelques-uns d'Albane; — quelques-uns de Claude Lorrain; — la *Reine Artemisa* de Rembrandt; — 58 de José Ribera; — 62 de Pierre-Paul Rubens; — une marine de Salvator Rosa (*vue du golfe de la citadelle de Salerne);* — 7 de Daniel Seghers; — 23 de François Sneyders; — 53 de Teniers; — 64 de Diego Velasquez; — 15 de Paul de Vos; — 3 de Corneille de Vos; — 10 de Philippe Wouwermans — et une foule d'autres tableaux de grands maîtres dont l'énumération deviendrait fastidieuse. En contemplant cette immensité de richesses artistiques, je me suis dit quelquefois à moi-même c'est ici où la Belgique devrait envoyer ses jeunes peintres-lauréats, aussi

bien qu'à Rome, pour se perfectionner par les études et la comparaison au milieu des plus grands maîtres de l'art.

Indépendamment du musée royal de peinture, il y a à Madrid le musée national, qui excite également l'admiration des visiteurs autant par la qualité que par la quantité; il a été formé par les immenses richesses en objets d'art que possédaient les couvents et les ordres monastiques lors de leur suppression sous le gouvernement actuel. Ces objets d'art, dont une faible partie fut destinée à des musées provinciaux, ont été réunis et déposés au vaste local du ministère du *fomento*, rue d'Atocha, et c'est là où l'on a établi le musée national, sous la direction de M. José Caveda. On m'a appris que cette précieuse galerie allait recevoir plus d'extension, qu'on cherchait pour son placement un édifice plus spacieux, parce que l'hôtel du *fomento* — quoiqu'il soit d'une très-grande étendue et très-approprié à un tel usage — ne suffisait pas pour pouvoir y étaler une masse d'autres tableaux, — pour la plupart des plus grands maîtres — qu'on n'avait pas encore pu déballer. Le musée national d'Espagne sera donc bientôt un des premiers de l'Europe.

C'est à l'hôtel du *fomento* que se trouve également l'institut royal d'industrie, dont l'organisation laisse peu à désirer. L'exposition de peinture de 1858 avait lieu au même local. Je dirai en passant que j'ai examiné attentivement les différents tableaux qui la composaient, et qu'elle m'a peu satisfait. J'y ai vu cependant avec intérêt un tableau d'une excellente peinture et d'un vigoureux coloris, représentant *la bataille de Pavie*, par M. Linde, ainsi que quatre tableaux d'un de nos compatriotes, M. Haes; tableaux qui attiraient l'attention du public. On s'accordait géné-

ralement à y reconnaître un talent distingué, un artiste entièrement maître des sujets qu'il a représentés.

Le touriste, amateur de peinture, après avoir fait connaissance avec les deux instituts dont je viens de parler, s'empresse de se rendre à l'académie royale des Beaux-Arts, connue sous le nom *d'académie royale de San-Fernando*, établie, rue d'Alcala, dans un des plus grands et des plus magnifiques édifices de Madrid. Elle a pour directeur don Pedro de Madrazo, peintre de la reine, artiste d'un vaste savoir et rempli de capacités pour l'enseignement, excellent coloriste, jouissant d'une renommée européenne, notamment comme portraitiste. J'ai vu dans les palais de la reine et dans la haute aristocratie une quantité de ses portraits admirablement exécutés. Une autre qualité de M. de Madrazo, qui n'est pas moins digne d'éloge, c'est que son obligeance égale son mérite.

Les beaux salons de l'académie royale de San-Fernando sont ornés d'un nombre considérable de tableaux ou plutôt de chefs-d'œuvre : ils forment une galerie complète et des plus riches en objets d'art. Il y a là des Léonard de Vinci ; — des Quintin Metsys; — des Jordaens ; — des Rubens ; — des Alonzo-Cano ; — des Velasquez ; — des Martin de Vos ; — des Ribera ; — des Murillo ; — des Zurbaran ; — des Joanès ; — des Moralès ; — des Brauwer ; — des Sanchez Coello et d'une infinité d'autres que je pourrais encore joindre à ceux-ci. En outre cette académie possède une bibliothèque considérable de livres qui ont rapport aux Beaux-Arts. Je me rappellerai toujours avec beaucoup de satisfaction et de gratitude le bon accueil que j'ai reçu là comme partout ailleurs, pendant mes excursions artistiques dans la patrie de Ribera,

de Velasquez et de Murillo ; et je remercie ici publiquement les membres de cette illustre école qui ont bien voulu me faire voir en détail, avec la plus affectueuse obligeance, une aussi précieuse collection dans un moment où les salons étaient fermés.

Quant à son enseignement, l'académie de San-Fernando est divisée en trois sections, section de peinture, section de sculpture et section d'architecture. A chaque section sont attachés des hommes spéciaux chargés de donner les cours, et ces hommes justifient entièrement, par leur mérite et par leur zèle, la confiance dont ils sont investis. A la tête de ce corps enseignant se trouve un conseil de six membres, présidé par M. le duc de Rivas, grand amateur des beaux-arts, homme de mérite, que plusieurs compagnies savantes comptent parmi leurs membres.

Sur le même pied, on a créé des académies pour l'enseignement des beaux-arts à Séville, à Barcelone, à Valladolid, à Cadix et à Valence. Parmi ces académies provinciales, celle de Valence, établie dans l'ancien couvent des Carmes auprès de son musée — qui, soit dit en passant, renferme un bon nombre de tableaux de grands maîtres — me paraît tenir le premier rang, grâce aux généreux efforts de son digne président, M. le comte de Ripalda, amateur passionné et appréciateur profond des beaux-arts, protecteur des jeunes artistes, qu'il encourage et qu'il aide noblement par sa grande fortune. J'ai eu beaucoup de plaisir à lier connaissance avec ce savant, aussi estimable par les belles qualités de son cœur que par ses connaissances incontestables.

Il est à espérer qu'en Espagne, où la peinture languit encore, les académies des beaux-arts, dont l'enseignement est bien orga-

nisé, parviendront, par le talent et les efforts de leurs professeurs, à former de bons artistes, à imprimer un nouvel essor à l'art, à le relever dans le pays dont l'école eut jadis tant d'éclat, tant de retentissement; pays qui est en possession des plus remarquables collections de tableaux antiques.

J'ai visité à Madrid le musée royal d'armures (*Real Armeria*), propriété de la couronne, situé derrière le palais royal, à la place portant le nom *d'Armeria*. Il renferme une collection d'armures d'une valeur inestimable, qui se compose de deux-mille cinq-cent-quarante-deux objets. Que de souvenirs historiques consacre cette admirable collection depuis le moyen âge jusqu'à nos jours ! On y trouve réunies de toutes les époques et de toutes les nations les armes de guerre et les armes de tournois : des costumes, des cuirasses, des casques, des brassards, des harnachements de chevaux, des trophées de guerre, etc., présentent tour-à-tour le plus vif intérêt au visiteur. J'y ai vu la lance du Cid, qui, au IIe siècle, se rendit célèbre par ses victoires sur les Maures, qu'il chassa de Valence, dont le roi Alfonse VI lui fit présent. J'y ai vu les armes et les costumes militaires apportés par les Espagnols après leur invasion dans le nouveau monde; les armures des premiers souverains d'Espagne; des armes et costumes chinois; des emblêmes militaires et d'autres objets du Mexique, du Pérou, du Japon et de la Chine, qui y sont en abondance. J'y ai vu des armures complètes, le lit de camp et le fauteuil de Charles-Quint; des armures complètes de Philippe II; les armes turques prises à la bataille navale de Lépante; etc. On y trouve aussi la copie de l'épée que François I, fait prisonnier à la bataille de Pavie en 1525,

rendit à notre compatriote Charles de Lannoy, devenu commandant général des armées de Charles-Quint après la mort de Prosper Colonne, arrivée en 1523. Quelques écrivains qui probablement n'ont vu que de loin le musée d'armures de Madrid — comme plusieurs autres ont vu l'Espagne qu'ils ont calomniée — avancent que c'est l'épée même de François I qui est déposée à ce musée. C'est une erreur : le roi actuel d'Espagne a fait exécuter la copie en question sur l'originale qui existe à Paris.

J'ai visité avec un intérêt non moins vif le musée de marine ou musée naval, appartenant également à la couronne, situé place du sénat, dont le ministre de la marine est le chef et l'inspecteur. Cet établissement renferme les choses les plus curieuses. Il a été fondé pour avoir un dépôt des modèles des navires, des machines et des armes qui ont été employés ou qui s'emploient encore dans la marine. Parmi les productions les plus rares importées de l'étranger, on remarque des glaives, des arcs, des flèches empoisonnées, une quantité d'objets concernant l'archéologie navale. Au milieu de ces divers souvenirs historiques se trouvent la carte dressée par le pilote de Christophe Colomb, et un manuscrit du marquis de la Victoire, capitaine-général de la marine ; travail auquel ce brave officier sacrifia trente-cinq années de sa vie. Ce manuscrit donne les détails les plus complets sur l'état des constructions navales à la fin du XVI[illegible] siècle. Ce musée contient le pavillon du commandant de l'escadre française pris dans le port de Cadix en 1808 ; les insignes que portait au combat de Trafalgar l'amiral Gravite et le pavillon de son vaisseau ; plusieurs magnifiques portraits de célébrités maritimes ; divers modèles indiquant les progrès de la marine

moderne, parmi lesquels des inventions dues à des officiers espagnols; une collection d'instruments hydrographiques fort remarquables pour l'histoire de la science; un tableau de très-grande dimension représentant la bataille de Lépante, ainsi que les armes prises à l'ennemi dans cette sanglante journée.

Le musée naval possède une bibliothèque, créée, par ordonnance royale du 24 septembre 1856, pour y réunir les livres, manuscrits, cartes et plans qui existent dans toutes les dépendances de la marine. Quoique commencée seulement depuis peu de temps, elle compte déjà huit mille volumes et manuscrits de choix, pour la plupart traitant de l'histoire et de l'art de la marine ou de matières qui y ont rapport. Le conservateur de cette bibliothèque, M. Ramon de Espinola y de Subiza, est un bibliophile de grande intelligence et parfaitement à la hauteur de sa place.

Un établissement semblable aux deux musées qui précèdent existe à Madrid pour l'artillerie. Rien n'est plus curieux et plus admirable.

Le musée d'artillerie, situé près de la promenade de *Buen-Retiro*, appartenant à la couronne, renferme des trophées de guerre; des armes d'artillerie de toutes les nations des temps les plus reculés jusqu'à nos jours; des flèches empoisonnées; un ancien et véritable tam-tam chinois; des monuments et des portraits de grands capitaines, enfin c'est un dépôt de tout ce qui regarde l'artillerie.

A chacun de ces trois musées sont attachés un directeur, une commission de surveillance et un comité consultatif, qui se composent de généraux et d'officiers supérieurs. Je sents le besoin

d'adresser ici mes remercîments aux hommes honorables, placés à la tête de ces institutions, pour l'obligeance qu'ils ont eue à mon égard lors des visites que j'y ai faites.

Un autre établissement d'utilité publique qui existe à Madrid, et qui intéresse spécialement l'homme désireux de s'instruire, l'ami des sciences et des lettres, c'est la bibliothèque nationale, établie rue de la Bibliothèque, dans un local immense, qui cependant n'est pas assez vaste pour y exposer convenablement toutes les richesses qu'elle possède et qui sont au-delà de toute appréciation. Outre plus de deux-cent-cinquante-mille volumes et une collection des plus considérables et des plus précieuses de vieux manuscrits dans presque toutes les langues, il y a des milliers de volumes dans les greniers du local, faute de pouvoir les placer. Au milieu des livres se trouve une collection de beaux portraits de savants qui ont honoré l'Espagne, ainsi que ceux de plusieurs de ses souverains. Dans le nombre de ces portraits j'ai surtout remarqué ceux du célèbre Lope de Vega, de Charles III et de Philippe V, dont j'ai vu le tombeau à l'église attenante au palais royal de la Granja.

En visitant la bibliothèque nationale, l'archéologue est bien agréablement impressioné lorsqu'on lui montre la collection imposante d'antiquités qu'elle possède. On y voit aussi un cabinet de monnaies et de médailles qui sans contredit est un des plus riches et des plus curieux du monde; il y a là des pièces numismatiques de toutes les nations et de toutes les époques : c'est vraiment toute une histoire ancienne et moderne des différents peuples. Que de trésors sont là pour attirer l'admiration du bibliophile et de l'antiquaire !

Cette bibliothèque, dont on était occupé à rédiger un catalogue complet, a pour directeur M. Augustin Duran ; pour premier bibliothécaire M. Juan Eugène Hartzenbusch, si connu par ses belles poésies dramatiques, et pour conservateur du cabinet de monnaies et de médailles le savant M. François Bermudez de Sotomayor. Ces messieurs ont été pour moi de la plus grande courtoisie. Je leur en conserve un souvenir bien reconnaissant.

L'académie royale d'histoire d'Espagne, séant à Madrid, — qui est le premier corps savant du royaume – possède une bibliothèque, établie dans son hôtel, rue de Léon. Elle compte treize à quatorze mille ouvrages et cinq mille manuscrits. C'est là où sont déposés les manuscrits, les archives et autres documents qui ont été retirés des couvents supprimés. Dans le nombre des manuscrits il y en a du VI[e] siècle en latin et plusieurs du IX[e] siècle, dont l'un m'a fourni la preuve que déjà à cette époque la langue castellane commençait à être en usage. En ma qualité de membre correspondant de cette célèbre compagnie, j'ai eu la faculté de visiter en détail ce dépôt précieux, confié à la garde d'hommes très-méritants et zélés. Je dois à deux de ces honorables savants, MM. de Assas et de Goicoechea, beaucoup d'obligation pour les renseignements utiles qu'ils m'ont donnés avec le plus aimable empressement.

Une autre bibliothèque des plus importantes à Madrid est celle de M. le duc d'Osuna. Elle se compose d'environ cent mille volumes bien reliés — parmi lesquels les éditions les plus rares — et de beaucoup de manuscrits précieux. Elle est établie dans un des magnifiques palais du duc au quartier de St-François entre la porte de Tollède et celle de Ségovie. Elle y occupe

plusieurs grands salons, supérieurement meublés et ornés de tableaux, d'estampes de grande valeur, de bustes d'hommes célèbres de tous les pays.

A côté de cette bibliothèque remarquable le duc d'Osuna a un cabinet de médailles et de monnaies, très-riche en pièces rares et classé avec beaucoup de talent et d'ordre par le savant commandeur Basilio Sebastian Castellanos, chambellan de la reine, directeur-fondateur de l'académie d'archéologie d'Espagne, historiographe de la maison d'Osuna ; maison qui est une des plus anciennes et des plus illustres dans l'histoire.

M. d'Osuna possède de plus au même local une collection d'antiquités très-rares ; un musée d'armes de guerre des Américains, des Arabes, des Turcs et d'autres nations ; un armorial de plus de cinq cents armoiries de sa famille et de ses alliances ; etc. M. Castellanos est le conservateur de ces précieux dépôts.

Dans les nombreux palais de M. d'Osuna — regardé comme le plus grand et le plus riche seigneur d'Espagne — on remarque le goût le plus exquis, la plus éclatante élégance, une profusion de richesse et de luxe oriental, des tableaux de grands maîtres, des statues en marbre de Canova et d'autres célèbres statuaires, ainsi qu'une quantité d'autres objets d'une extrême curiosité.

Tout ce que je viens de mentionner mérite d'être vu et admiré. L'ami des lettres qui voyage en Espagne visite aussi avec un vif intérêt à Madrid la bibliothèque privée de la couronne, la bibliothèque de l'université centrale, celles des différentes facultés, celles de MM. les ducs de l'Infantado et de Médina-Celi, et dans la plupart des provinces les bibliothèques des villes et des

universités, etc. Il ne visite pas avec moins d'intérêt les archives publiques de Madrid — dont le conservateur est M. Manuel Garcia Fonceda ; — les archives générales des écritures publiques — ayant pour conservateur M. Manuel de Epalza y Pardo; — les archives générales de la guerre — ayant pour conservateur M. Juan Garcia Cid ; — les archives publiques de Simancas, de Barcelone, de Valence, de La Corogne et de Palma. Parmi ces dépôts publics, les archives de Simancas — ayant pour conservateur M. Manuel Garcia Gonzales — et celles de Barcelone sont les plus importantes.

Quand on considère cette excessive abondance de richesses artistiques, numismatiques et archéologiques qui sont contenues dans les dépôts publics et dans les musées privés de l'Espagne ; quand on considère l'immensité de richesses en livres et manuscrits contenus dans les bibliothèques de Madrid, dans celles de l'Escurial, de Barcelone, d'Alcala, de Henarès, de Saragosse, de Valence, de Burgos, de Salamanca — si célèbre par ses manuscrits, — dans celle de la cathédrale de Tolède — si riche en manuscrits et en incunables, — dans celle de Séville — où se trouvent les archives des Indes, — etc. ; quand on considère cette masse énorme d'archives publiques que l'homme le plus laborieux ne pourrait compulser sans y sacrifier plusieurs années, on ne peut s'empêcher d'admettre que chez aucune nation du monde il existe autant de trésors de ce genre.

Madrid possède un musée d'histoire naturelle. Il offre le plus ardent intérêt, non-seulement au naturaliste, dont il mérite d'attirer toute l'attention, mais aussi à l'homme du monde qui se plaît à voir des choses curieuses. Ce musée est établi dans le même

local que l'académie royale de San-Fernando. La collection zoologique y est moins riche que la collection minéralogique; elle ne l'est cependant pas moins par la rareté : elle contient au milieu d'une foule d'objets de la plus grande curiosité, le squelette complet d'un *Mégather*, débris du monde antédiluvien, trouvé au Paraguay. L'anatomie comparée y est spécialement représentée avec richesse.

La collection minéralogique de ce musée est fort considérable, elle renferme beaucoup de pierres précieuses : il y a une pierre d'aimant de six à sept livres et portant du fer d'un poids d'environ soixante livres; il y a d'énormes diamants bruts des roches de Golconde; il y a le plus gros morceau d'or natif qui soit sorti des mines du Potosi. J'y ai vu les plus belles cristallisations qui soient peut-être dans le monde. J'y ai remarqué aussi un objet, quoique étranger à l'histoire naturelle, mérite d'être cité, c'est un ancien et véritable tam-tam chinois d'une forte grandeur.

Le musée d'histoire naturelle possède une bibliothèque très-importante, dont le conservateur est M. Mariano Lagasca y Carasco.

La direction de ce musée est très-bien confiée à M. le docteur Mariano de la Paz Graells, professeur de zoologie vertébrée et de l'anatomie comparée à l'université de Madrid. Il est en même temps directeur du jardin botanique. J'ai été charmé de faire la connaissance de cet estimable savant, plein de politesse.

Le jardin botanique de Madrid occupe près du Prado un terrain parfaitement disposé et tellement immense que je pense qu'il n'en existe pas d'une pareille étendue. Il y a de belles serres, de belles fontaines, de belles promenades plantées d'arbres magnifi-

ques. Il y a là tous les éléments pour faire le plus beau et le plus intéressant jardin botanique de l'Europe.

Il n'est pas riche en plantes rares, surtout en plantes exotiques. Ainsi que je l'ai dit à son directeur, M. le docteur Graells — avec lequel je me suis entretenu des améliorations qu'il conviendrait d'y apporter — il faudrait au moins, pour le rendre tel qu'il devrait être, un subside annuel de cent-mille francs au lieu de douze-mille que le gouvernement lui accorde. M. Graells est un homme de mérite, animé de beaucoup de zèle et secondé parfaitement par un jeune jardinier français très-habile, dont je regrette d'avoir oublié le nom. Tous ses efforts échouent devant l'exiguité du subside dont il peut disposer.

A proximité du jardin botanique se trouve l'Observatoire dans un beau local parfaitement situé sur une hauteur très-pittoresque. Il mérite la curiosité des étrangers.

L'instruction publique est aujourd'hui très-bien organisée en Espagne.

L'enseignement primaire, répandu partout par de bonnes écoles est très-bien établi et tenu sous la surveillance d'une commission supérieure, résidant à Madrid, présidée par le savant et honorable commandeur Castellanos, directeur de l'école normale centrale. Des inspecteurs généraux, des inspecteurs et directeurs provinciaux sont adjoints à cette commission. Les écoles des pauvres, les écoles dominicales et les écoles normales sont très-multipliées en Espagne. L'école normale centrale — que les Espagnols appellent le *séminaire des professeurs de la première instruction* — est placée à Madrid, sous la direction du commandeur Castellanos,

rue de St.-Bernard, dans l'ancien monastère des mères de Ste.-Claire, bel édifice avec trois grands jardins qui servent à apprendre aux élèves l'agriculture pratique. On y remarque le gymnase, le salon des exercices publics, le cabinet de physique et de minéralogie, etc.

N'oublions pas de signaler un établissement d'un haut intérêt moral, qui produit d'excellents effets, et dont la fondation est due à une société consacrée à améliorer le système pénitentiaire, je veux parler du préside-modèle de Madrid dans lequel on a établi avec beaucoup de sagesse parmi les condamnés le travail et l'instruction, les deux seuls moyens à employer pour ramener ces malheureux à la vertu et aux devoirs que leur impose la société. L'instruction qu'on leur donne a pour base la religion et la morale.

L'université centrale est établie à Madrid. Elle se compose de la faculté des sciences exactes, physiques et naturelles ; de la faculté de philosophie et lettres ; de la faculté de pharmacie ; de la faculté de médecine; de la faculté de droit et de la faculté de théologie. Elle est en possession de toutes les choses nécessaires pour l'enseignement. Sa bibliothèque, citée antérieurement, a pour bibliothécaire général M. le docteur José Ramirez Negro, homme très-recommandable par son mérite.

Indépendamment de l'université de Madrid, il y a des universités à Barcelone, à Granade, à Ovideo, à Salamanque, à Santiago, à Saragosse, à Séville, à Valence et à Valladolid.

Les universités provinciales ont la même organisation que l'université centrale, excepté qu'il n'y a pas partout de facultés de théologie.

Le personnel des universités d'Espagne est très-nombreux et plus nombreux que dans plusieurs autres pays. Tous les cours

sont exactement donnés, et les hommes chargés de l'enseignement remplissent généralement bien leur noble mission.

J'ai visité avec intérêt le local de la faculté de médecine de Madrid, qui est d'une construction grandiose, situé rue d'Atocha. C'est là où se donnent tous les cours de l'art de guérir. Les salles de clinique — qui y sont très-bien distribuées — et sa bibliothèque ont principalement fixé mon attention.

Il existe aussi à Madrid et au chef-lieu de quelques provinces des écoles destinées à former des ingénieurs pour les travaux publics, des eaux et des chaussées, pour les mines, pour l'art forestier, les ports, les montagnes, etc.; des écoles d'agriculture, de commerce et d'industrie ; des écoles d'enseignement supérieur pour le notariat ; des écoles vétérinaires; des écoles de natation; un collège naval pour les aspirants de marine; etc. Il y a à Madrid une école pour les sourds et muets (*Collegio de sordo-mudos y de ciegos*); un conservatoire de musique et de déclamation sous la direction de M. Ventura de la Vega, et une école supérieure de la diplomatique sous la direction du savant Modesto Lafuente. Cette dernière institution m'a beaucoup intéressé.

L'Espagne possède également plusieurs écoles militaires pour les diverses armes. L'instruction donnée aux cadets dans les écoles spéciales est au niveau de tous les progrès de la science militaire. L'école d'artillerie, établie dans l'ancien et magnifique palais de Ségovie, est surtout une institution qui peut rivaliser avec tout ce qu'il y a de mieux, de plus parfait en ce genre en Europe.

Une commission centrale pour la recherche et la conservation des monuments historiques et artistiques existe à Madrid sous la

présidence du ministre du *fomento* et de M. le duc de Veragua.

Un grand nombre d'académies et de sociétés savantes sont établies dans la capitale et les principales villes du royaume. Elles prouvent combien l'amour des sciences, des lettres et des arts est répandu parmi les Espagnols. Etant membre de presque toutes ces institutions scientifiques, je m'abstiendrai d'en faire l'éloge.

L'Espagne possède une armée parfaitement organisée, bien tenue, bien disciplinée. Composée en général de beaux hommes au type espagnol et élégamment habillée, elle produit un coup-d'œil vraiment ravissant à la parade, à l'inspection et à l'église. Les dimanches et jours de fêtes les troupes sont conduites en corps, musique en tête, à la messe. On ne saurait trop applaudir à la mesure adoptée en Espagne d'obliger le soldat à remplir ses devoirs religieux. J'ai exposé longuement dans mon *Hygiène militaire* combien il importe à tout gouvernement d'agir ainsi ; car rien n'est aussi puissant que la religion pour introduire et conserver parmi les troupes la discipline, qui est l'âme d'une armée et sa principale force. Un soldat irréligieux et indiscipliné est plus dangereux pour les amis que pour les ennemis. Un gouvernement sage ne peut manquer d'avoir recours à tous les moyens possibles pour imprimer la religion au soldat. Xenophon a dit avec beaucoup de justesse : « les militaires qui craignent le plus les dieux sont ceux qui craignent le moins les hommes. »

J'ai visité avec une permission spéciale de la Cour les palais royaux, qui sont immenses et entièrement conformes à leur destination. Il est impossible qu'il y ait dans le monde plus d'ornementation, plus de luxe et plus de richesse d'ameublement.

La Cour est brillante et répond parfaitement à tant de magnificence, à tant de somptuosité.

Les théâtres sont très-multipliés en Espagne. Il en existe dans presque toutes les villes. Il y en a plusieurs à Madrid, parmi lesquels le théâtre royal est le plus important; mais il est inférieur sous le rapport de la beauté au grand théâtre de Barcelone, regardé comme le plus beau de l'Europe.

Il est à remarquer — puisque nous parlons des théâtres — qu'au spectacle tout se passe avec une parfaite convenance: l'Espagnol y est grave et silencieux; mais il n'en est pas de même, m'a-t-on dit, au spectacle de la course de taureaux; spectacle qu'il idolâtre, et que je n'ai pas été tenté d'aller voir, parce que je le considère comme immoral.

Des établissements dignes d'inspirer le plus touchant intérêt et d'être visités par le touriste doué de sentiments philantropiques, ce sont la maison des enfants trouvés et les écoles des pauvres qui existent à Madrid. Ce sont de vrais monuments élevés à la bienfaisance qui caractérise les Espagnols. On ne saurait trop louer la bonne tenue, l'ordre et les moyens d'éducation qui se font observer dans ces institutions.

J'ai visité un grand nombre d'hôpitaux. Je les ai trouvés en général bien tenus et confiés à des médecins et chirurgiens capables et au courant de la science. Dans ce nombre j'ai distingué le grand hôpital de Madrid et l'hôpital général de Valence.

Le grand hôpital de Madrid est installé dans un local immense, avoisinant celui de la faculté de médecine, au bout de la rue d'Atocha, pour ainsi dire hors de la ville, près de la station du

chemin de fer. Il se trouve dans une situation très-avantageuse sous le rapport de la salubrité; première condition à observer dans la construction des bâtiments destinés à recevoir des malades.

Dans cet hôpital les malades du sexe masculin sont séparés des femmes et servis par des infirmiers, tandis que les malades de l'autre sexe ont à leur service des sœurs de la charité. Lorsque je l'ai visité il contenait au-delà de quinze-cents malades. J'ai fait la remarque que la plupart des salles étaient trop encombrées et trop vastes pour admettre, en raison de leur étendue, la quantité de malades: il est contraire à l'hygiène de réunir beaucoup de malades dans un même local et dans les mêmes salles, au lieu de les disperser en différents locaux et d'en placer peu ensemble. Mon assertion est prouvée par l'expérience de la mortalité qui est toujours plus forte dans le premier cas que dans le second.

L'hôpital général de Valence est un véritable modèle en ce genre. Il y règne une propreté recherchée, tous les autres préceptes hygiéniques y sont rigoureusement observés, les malades des deux sexes sont séparés et servis par des sœurs de St.-Vincent de Paul. Il est un des hôpitaux les plus beaux et les mieux tenus de l'Europe. A peu près aussi vaste que le grand hôpital de Madrid, il est d'une construction élégante et salubre. Ses salles sont d'une très-grande étendue; mais on n'y place que peu de malades ensemble, parce que Valence, ville de cent-quarante mille âmes, appelée le jardin (*Huerta*) d'Espagne, à cause de son excellent climat, de ses délicieux environs et de ses belles promenades plantées d'orangers, de citronniers, de muriers, d'oliviers et d'amandiers,

est dans des conditions plus favorables à la santé que la capitale, et elle produit infiniment moins de malades.

A l'hôpital général de Valence la faculté de médecine de l'université donne ses leçons de clinique. Les salles de malades servant à cet usage sont très-bien disposées. L'amphithéâtre d'anatomie, placé à l'écart et entouré d'un jardin, et le quartier des enfants abandonnés ou trouvés, qui sont soignés avec la plus rare sollicitude, m'y ont intéressé d'une manière toute spéciale. Le chirurgien-major de ce remarquable établissement, le docteur Juan Chomon y Marquina, qui me l'a fait voir dans tous les détails avec la plus affectueuse obligeance, est un opérateur très-habile, réunissant beaucoup de mérite à une extrême modestie; il m'a montré plusieurs cas de chirurgie fort graves, dans lesquels il a fait preuve d'une grande supériorité de talent.

L'art de guérir est aussi avancé en Espagne que dans les autres pays les plus renommés sous ce rapport. Les médecins avec lesquels j'ai eu occasion de m'entretenir, et le nombre en est assez considérable, étaient des praticiens distingués, n'ignorant point les découvertes et les progrès que la science médicale a faits jusqu'à ce jour. J'ai vu souvent à Madrid un de ces praticiens, M. le docteur Vicente, qui par l'étendue de ses connaissances et par son génie médical, trouve peu de rivaux à l'étranger. Puis-je parler des médecins espagnols sans citer également les docteurs Escolar, ancien secrétaire de l'académie royale de médecine de Madrid, et Seoane, ancien secrétaire de l'académie royale des Sciences naturelles, tous deux jouissant d'une réputation européenne? M. Seoane est le principal organisateur des salles d'asile à Madrid

et de la société pour l'amélioration de l'éducation populaire, dont il remplit les fonctions de secrétaire avec un dévouement au-dessus de tout éloge. On m'a assuré que cet honorable savant a non-seulement le plus contribué à fonder dans la capitale les institutions destinées à améliorer la classe populaire, mais aussi qu'il a contribué à les propager dans les provinces. Elles existent aujourd'hui à Alcoy, Barcelone, Cacerès, Cordou, Pampelune, Ségovie, Soria, Valence, etc.

Les docteurs en médecine et en chirurgie sont honorés en Espagne comme ils méritent de l'être. La reine a conféré le titre de marquis à son médecin et chirurgien. Mais il ne faut pas confondre les docteurs en chirurgie ou chirurgiens opérateurs avec ces hommes qui portent pour enseigne au-dessus de leur porte leur nom suivi du titre de *professor y cirurjia* entre deux bassins de barbier en cuivre. Il n'est permis à ces hommes que de faire la petite chirurgie, que le docteur ou chirurgien opérateur dédaigne d'exercer.

Pour ce qui en est des pharmaciens espagnols, je pense qu'ils ne laissent pas peu à désirer. J'en ai vu plusieurs qui étaient loin de briller par leur savoir. Leur nombre n'étant pas limité, est devenu trop considérable; et c'est à la forte concurrence qu'il faut attribuer les moyens illicites que beaucoup d'entre eux emploient pour subsister, tels que traiter des malades, vendre des remèdes secrets, vendre de mauvaises drogues et se faire payer jusque cent pour cent la valeur des choses qu'ils fournissent et que quelquefois ils fournissent très-mal. Je souhaite à l'Espagne une police médicale bien organisée qui viendrait mettre fin a cet état déplo-

rable d'anarchie pharmaceutique, existant au détriment de l'humanité souffrante.

Une des choses les plus touchantes de l'Espagne est le culte voué aux morts. Les cimitières sont placés aux environs de la ville. La plupart des familles y possèdent de petits caveaux établis les uns à la suite des autres dans des galeries ouvertes à l'instar des *Campo-Santos* d'Italie. On paye une modique redevance pour la concession à perpétuité de ces caveaux. Il y a une chapelle dans l'intérieur du cimitière.

Les temples de Dieu sont très-multipliés partout en Espagne. Madrid surtout renferme un grand nombre d'églises et de chapelles bien décorées, mais rien qui soit bien remarquable comme architecture. Il n'en est pas de même de certaines capitales de provinces. Ainsi Barcelone, Léon, Tarragon possèdent des cathédrales de premier ordre. Quant à celles de Tolède et de Burgos, leur réputation est européenne, de même que celle des magnifiques temples de Séville et de Cordou. La cathédrale de Valence est aussi un très-bel édifice, mais d'un aspect plutôt agréable qu'imposant. Cette dernière ville offre à la curiosité de l'étranger d'autres temples des plus intéressants : ce sont les églises St-Martin, St-André, Ste-Catherine et notamment St-Jean dont les fresques sont dignes d'admiration. Près de l'église St-Martin dans une rue dont je ne me rappelle plus le nom, on m'a fait remarquer comme un chef-d'œuvre le portique de l'hôtel du marquis de Dos-Aguas. Ce portique, ouvrage en relief d'un goût un peu douteux, mérite cependant d'être mentionné.

C'est à Barcelone où j'ai pris congé de l'Espagne; pays dont je

conserverai toujours des souvenirs agréables. Barcelone, capitale de la Catalogne, ville de cent-quatre-vingt-dix-mille âmes, très-belle, riche et tellement ancienne que quelques auteurs attribuent sa fondation à l'Amilcar Barca, capitaine carthaginois, qui l'aurait fait bâtir trois-cents ans avant la naissance de Jésus-Christ. Après avoir appartenu successivement aux Romains, aux Visigoths, aux Sarazins, aux Français qui s'en rendirent maîtres en 801, Charlemagne, victorieux des Maures, en nomma, le premier, un gouverneur, qui s'appela Bera, dont les successeurs, désignés sous le titre de comtes, devinrent souverains de cette ville vers la fin du IXe siècle; ensuite par le mariage de Raymond V, comte de Barcelone avec Pétronille, fille unique de Ramire II roi d'Aragon — en 1137 — le comté de Barcelone fut réuni au royaume d'Aragon.

Barcelone est dominée par une citadelle formidable, d'où le général Espartero l'a bombardée, pendant quelques semaines, lorsque la ville s'était révoltée contre le gouvernement actuel. Elle possède un port des plus importants, dont le mouvement est calculé à 900,000 tonnaux par an. C'est la première ville d'Espagne pour le commerce et l'industrie. Les principales industries sont celles du coton, de la soie et de la laine. Elle compte 23 sociétés industrielles, qui représentent un capital de 54,891,250 francs. Les capitaux représentés par les compagnies d'assurances maritimes s'élèvent à la somme de 1,029 millions de francs. Les sociétés de crédit figurent pour 85 millions de francs. Sa bourse est la plus belle d'Espagne et l'une des plus belles du monde.

La plus grande activité règne dans les nombreuses fabriques de

cette cité si éminemment industrieuse, et ce n'est pas sans raison qu'elle est appelée le *Manchester d'Espagne.*

J'ai déjà cité l'université, l'académie des beaux-arts, les bibliothèques, les archives et la cathédrale de Barcelone. Ses bibliothèques renferment une masse d'ouvrages traitant de toutes les matières, et parmi lesquels plusieurs d'une rareté et d'une valeur considérables.

Les archives de Barcelone m'ont intéressé au-delà de toute expression : ce sont les archives générales de la couronne d'Aragon. Elles se composent de 8,000 volumes in-folio, de 25,000 documents détachés et d'une multitude de parchemins et d'autographes des comtes de Barcelone, d'Urgel, du Roussillon, de la Provence, etc. Elles commencent à la fin du IXe siècle et forment un des dépôts les plus anciens, les plus complets et les plus importants de l'Europe. La garde et la direction sont confiées à deux hommes de beaucoup de zèle et de mérite, MM. Manuel de Bofarull, conservateur-directeur, et Antonio de Bofarull, conservateur-adjoint. Ce sont eux qui les ont classées historiquement en y mettant un ordre remarquable. M. de Bofarull, aussi obligeant qu'instruit, m'y a montré, entre une foule de manuscrits des plus intéressants, ceux concernant le procès des Templiers; procès dans lequel la perfidie et la plus révoltante injustice ont présidé au jugement. L'innocence de cet ordre fameux, soit dit en passant, n'est pas douteuse pour moi.

Outre les archives d'Aragon il existe à Barcelone d'autres dépôts d'archives, tels que ceux de la ville et de la cathédrale.

La cathédrale de Barcelone ne le cède en rien aux admirables

cathédrales de Burgos et de Tolède sous le rapport de l'intérêt qu'elle inspire. Elle est d'un beau style gothique. On m'y a montré un grand Christ que portait, prétend-t-on, à la bataille de Lépante la galère capitale de don Juan d'Autriche. J'y ai remarqué les tombeaux de don Raymond-Béranger (*Ramon Berenguer*) comte de Barcelone, mort à la guerre en 1035, et de sa femme *Sancie*, fille aînée de *Sanche*, comte de Bordeaux et duc de Gascogne. J'y ai également remarqué les écussons des chevaliers de l'ordre de la Toison d'or qui assistaient au chapitre général de l'ordre tenu en cette cathédrale par Charles-Quint en 1519. Dans la sacristie on m'a montré non-seulement une quantité de riches ornements d'église, mais un ostensoire orné de diamants, d'émeraudes, de perles fines, de topazes, d'améthystes, etc., d'une valeur de plusieurs millions.

L'église Ste-Marie de Barcelone paraîtra plus intéressante encore à plus d'un visiteur ami des beaux-arts ; elle est d'un style gothique des plus remarquables et plus ancienne que la cathédrale. Elle renferme la tribune des anciens comtes de Barcelone, devenue aujourd'hui la tribune royale.

Les Catalans soutiennent avec une grande apparence de vérité que Barcelone est la première ville d'Espagne où s'introduisit l'imprimerie.

Quoique l'industrie semble occuper toute l'attention des habitants de Barcelone, il n'y manque pas d'amateurs des lettres et des arts ; d'académies, de sociétés savantes ; de musées ; de cabinets privés de numismatique, d'antiquités, de tableaux, etc. Parmi ces derniers, je me plais à citer ceux de MM. Carreras et de Mercader.

M. José Carreras y de Argerich est possesseur d'un cabinet très-remarquable en tableaux, manuscrits, incunables, livres rares, gravures et objets d'antiquités de toute espèce. M. Joaquin de Mercader, l'un des plus notables propriétaires de Barcelone, dont on admire la belle campagne au voisinage de la ville, possède une collection très-considérable de médailles et de monnaies de très-grande valeur.

La bienfaisance est une vertu innée chez l'Espagnol. Elle a fait créer à Barcelone, comme dans d'autres villes du royaume, de nombreuses sociétés philantropiques, destinées à pourvoir à l'entretien des indigents et à leur procurer l'instruction gratuite.

Le 28 novembre 1858, j'ai quitté Barcelone, et le lendemain j'étais sur le territoire français à Perpignan, ville du Xe siècle, construite sur les ruines de *Flavum Eprusum*, ayant un musée et une bibliothèque de 16,000 volumes, dans laquelle on m'a montré un manuscrit d'Ovide. On remarque à Perpignan ses fortifications et sa citadelle, établie sur une éminence qui domine la place, et dont la porte d'entrée offre beaucoup d'intérêt par ses décorations. Sa cathédrale est d'un style gothique et mérite d'être visitée par les étrangers.

Le 3 décembre suivant, je suis arrivé à Toulouse, ancienne capitale des *Volces Tectosages* et plus tard le siége des comtes de Toulouse avant d'être réunie à la couronne de France en 1270. Cette ville qui fut, pendant longtemps, la capitale de la province de Languedoc, est une des plus considérables et des plus anciennes de France. Elle est célèbre par les grands hommes en tout genre auxquels elle a donné le jour. Elle possède des facultés de droit et

de lettres ; des écoles de médecine, d'artillerie et des beaux-arts ; des sociétés savantes ; un observatoire magnifique ; un jardin botanique de toute beauté ; un musée fort riche où l'on voit des tableaux de Rubens, de Van Dyck, de Salvator Rosa, etc. ; elle possède en outre une bibliothèque de 45,000 volumes. Sa cathédrale, dans un style gothique qui n'est pas achevé, contient un chœur d'une grande richesse. Au-dessous du chœur se trouve la basilique *Saint-Serain*, parfait échantillon du style romano-bizantin, où l'on montre de nombreuses reliques. Mais le monument le plus remarquable de Toulouse — qui est aussi intéressant qu'ancien — est le capitole (hôtel-de-ville), dans la cour duquel a coulé le plus noble sang de France : le duc de Montmorency y fut décapité par ordre du cardinal de Richelieu. On m'a fait voir le glaive qui a servi à cette exécution. Une des salles du capitole, appelée *salle des illustres*, renferme dans des niches dorées les bustes des grands hommes nés à Toulouse et dans ses dépendances.

Après avoir visité les curiosités de Toulouse, je suis parti pour Bordeaux, ancienne capitale de la Guyenne, une des villes les plus anciennes, les plus grandes et les plus commerciales de France, celle qui après Paris est la plus belle de l'empire. Elle était déjà très-considérable lorsqu'elle fut conquise par les Romains, sous lesquels elle jouissait du privilége d'être ville libre. Elle doit à eux les palais de Tutelle et de l'empereur Gallien. Elle fut occupée au Ve siècle par les Goths, qui la brûlèrent en 415, avant de l'abandonner aux Français. Les Sarasins s'en rendirent maîtres en 732 ; mais vers le milieu du VIIIe siècle Bordeaux eut des seigneurs particuliers sous la dénomination de comtes, et sa

souveraineté passa, après la mort de Charles-le-Chauve, aux ducs de Guyenne. Éléonore fille héritière de Guillaume X, dernier duc de Guyenne, s'étant mariée avec Louis VII, réunit la province de Bordeaux à la France; mais répudiée par son mari, elle épousa Henri de Normandie, devenu roi d'Angleterre ; alors cette province fut gouvernée par les Anglais jusqu'au temps de Charles VII, qui joignit la Guyenne et Bordeaux à la couronne.

La ville de Bordeaux a produit plusieurs savants, elle offre à la curiosité des étrangers une masse de choses qui excitent l'admiration. Elle possède des facultés des sciences, des lettres et de théologie ; une école de navigation; des sociétés savantes, parmi lesquelles la société impériale de médecine mérite une mention spéciale; elle possède aussi un musée; un arsenal; un jardin botanique; une bibliothèque de 120,000 volumes et de 300 manuscrits ; des hospices bien tenus, parmi lesquels l'Hôtel-Dieu est un des plus beaux de France.

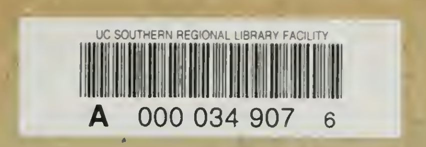
On remarque à Bordeaux des promenades charmantes ; de belles fontaines; des places et des rues immenses et magnifiques; des palais et des édifices de toute beauté ; un palais de justice qui est de la plus grande élégance ; une bourse qui est considérable et d'une extrême magnificence ; un hôtel de ville d'une admirable construction — qui était anciennement le palais royal ; — un port grandiose, où le mouvement et le bruit frappent d'étonnement ; la statue de l'illustre deTourny, intendant de la Guyenne. Cette statue est posée sur une des plus belles places de la ville. On a donné à cette place le nom de *Tourny*, et à ses deux extrémités se trouvent les statues de Montaigne et de Montesquieu. Le grand théâtre de

cette antique cité est un véritable chef-d'œuvre d'architecture, sa façade principale se distingue par douze colonnes d'ordre corinthien.

Il existe à Bordeaux plusieurs belles églises, parmi lesquelles sont la cathédrale, qui est d'un style gothique ; celle de St.-Michel, qui est d'un style ogival et construite au XIIe siècle, et celle de Ste.-Croix, qui date du VIIe siècle, et dans laquelle on voit quelques peintures murales exécutées par Vasetti.

Après avoir séjourné quelques jours à Bordeaux, je suis revenu par Paris en Belgique.


LIBROS
PORTER
BARCELONA


UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 034 907 6

